

pour le quart d'heure ? J'ai une course à vous faire faire.

—Oui, Monsieur, je pars à l'instant. Et il s'en va, sans demander où il doit aller ni ce qu'il doit faire. Tête sans cervelle !

Eh bien ! où devons-nous tous aller ? quel est le but commun que Dieu nous a assigné, vers quel terme devons-nous diriger nos efforts.

Dieu, la bonté infinie, si bon que meilleur ne peut être imaginé, nous a créés pour nous associer à lui, aussi intimement que possible.

Il y a deux sortes d'association. L'une naturelle qui existe nécessairement entre l'ouvrier et ce qu'il a fait. Entre une œuvre quelconque et son auteur il y a des rapports, une association naturelle, mais imparfaite et toute extérieure. Au dessus de cette union élémentaire il en est une autre, surnaturelle, comme celle qui existe entre le corps et l'âme de tout homme. Rien en effet dans la nature du corps, de la matière, n'exige l'union avec un esprit ; laissé à sa propre nature, jamais aucun corps ne s'élèvera à une union intime avec un esprit. Aussi l'association intime d'un corps avec une âme spirituelle est-elle surnaturelle au corps. On pourrait dire que toute association intime entre deux êtres est surnaturelle au moindre des deux. En ce sens, il y aurait comme une association surnaturelle entre l'épouse et l'époux, entre le fils et le père.

Aussi cette union intime met-elle entre les co-associés comme une sorte de parité ; elle les rend semblables sous un certain rapport.

Et voilà ce que Dieu a voulu en nous créant.

Il ne s'est pas contenté de s'associer avec l'humanité d'une manière naturelle, imparfaite, extérieure, par la création ; il n'a pas voulu que nous fussions seulement l'œuvre de ses mains ; il ne s'est pas contenté d'être pour nous un maître ; car entre le maître et le serviteur il n'y a pas d'intimité. L'intimité n'existe qu'entre les amis, dans la famille, entre le père et ses enfants, entre les

accessoires sont pour le principal, viennent du principal, comme les conséquences viennent d'un principe, les branches du tronc de l'arbre, le ruisseau de sa source, les intérêts du capital !

Oh ! hommes, à quoi occupez-vous votre intelligence si vous n'étudiez pas ces choses, si vous ne cherchez pas à vous rendre compte de cette question capitale et fondamentale, qui doit dominer et régir tout le reste ?

Quoi ! le maçon, le charpentier, le couvreur, le plombier, le vitrier, tous les ouvriers, en un mot, dirigent leurs travaux, dans la construction d'un édifice, sur les plans de l'architecte ; ils étudient ce plan pour s'en rendre compte, pour s'en pénétrer, afin que tout leur travail, chacune de leurs pièces soit apte à atteindre le but poursuivi par l'architecte, converge à former une association convenable de ces divers ouvrages,..... et nous, qui travaillons du matin au soir, du soir au matin, nous agissons sans nous demander comment toutes nos œuvres, comment tous nos actes doivent s'agencer, vers quel but ils doivent tendre, quel plan nous devons suivre ?

Têtes sans cervelle ! ! . . .

N'oublions donc jamais le plan de Dieu, qui est aussi le nôtre. Pénétrons-nous de la pensée de l'architecte divin, et sachons qu'il ne poursuit qu'un but, toujours le même :

*Nous associer à lui intimement, surnaturellement en Jésus-Christ.*

Tout le reste n'est que la conséquence de ce but final, et ne subsisterait pas sans lui.

Dieu se présente à nous comme le point central d'une sphère ; tous les autres points de la sphère nous représentent.

Tous les points d'une sphère entourent le point central auquel ils sont tous rattachés soit immédiatement, soit médiatement. Les plus éloignés, ceux de la surface de la sphère, sont attachés, associés, au point central par les points intermédiaires. Tous ne font qu'un, car il n'y a qu'une boule.

Les points qui touchent immédiate-

ment à Jésus-Christ, pour lequel nous sommes créés, comme tous les membres du corps humain sont unis à la tête.

Voilà la société première ; voilà l'association indispensable, de laquelle découlaient toutes les autres.

Se séparer de Jésus-Christ, c'est se décapiter, se suicider ; c'est périr, c'est provoquer la décomposition ; c'est retourner en poussière après avoir empesté le public.

Non, il n'est pas bon pour l'homme de rester seul, en dehors de Dieu, en dehors de Jésus-Christ.

Jésus est la vie pour les individus comme pour la société ; c'est par lui que nous sommes unis intimement à la divinité ; c'est par lui, et par lui seul que le plan de Dieu est réalisé.

Conclusion pratique :

Groupons-nous autour de Jésus, comme les poussins autour de leur mère ; attachons-nous à lui comme tous les membres du corps à la tête. Que rien ne nous sépare de lui. Associons-nous pour tendre vers lui, pour repousser tout principe antichrétien. Soyons prudents comme le serpent pour découvrir ce qui nous détacherait de Jésus ; restons toujours simples et sincères dans notre tendance vers Jésus. Ainsi nous serons un avec lui, avec Dieu ; la société florira.

SOCIUS.

## LA QUESTION OUVRIÈRE

D'après les mandements de l'Épiscopat catholique

(Suite)

Mgr l'archevêque d'Aix, qui a pris pour sujet l'Église catholique et la classe ouvrière, s'est occupé principalement du passé, mais s'il n'a abordé que ça et là la question actuelle, il en a dit cependant assez pour montrer que les solutions du socialisme chrétien le laissent fort sceptique :

« Je ne suis pas chargé de trancher les difficultés très compliquées des rapports

grave oubli pour qui s'occupe de la diminution du paupérisme : il suffit de réfléchir un instant pour voir quel aliment lui offre l'émigration vers les villes de tant d'agriculteurs, trop souvent malheureux chez eux précisément parce que l'attention des pouvoirs et celle de leurs patrons naturels se porte presque uniquement vers les ouvriers industriels.

L'autre leçon, c'est la part immense prise par les anciens moines, par les évêques et les églises d'autrefois à la civilisation même matérielle du monde moderne. Les abbayes du moyen âge n'étaient pas seulement le refuge des lettres, des sciences et des arts :

C'étaient de plus, dit après Mignet l'archevêque d'Aix, « des républiques industrielles, agronomiques et économiques. » C'étaient aussi de vastes ateliers, où des ouvriers très habiles exerçaient et apprenaient tous les états et toutes les professions utiles à la société. Voilà le modèle de nos écoles professionnelles, dont on parle beaucoup aujourd'hui ; on ne les a pas inventées : l'Église a pris les devants, il y a des siècles, sous l'impulsion des papes, des évêques, des prêtres, des moines et des catholiques ; l'Église catholique est une mère : elle n'a jamais abdiqué les devoirs de sa maternité. Nous la rencontrons partout et sa place est d'être partout où il y a un bon exemple à donner, une œuvre à créer, une misère à soulager. . . . Je m'imagine qu'un des premiers soucis de nos apôtres provinciaux, Maximin, Trophime, Marie-Madeleine, Marthe et leurs compagnons récemment débarqués sur nos rivages, fut moins d'annoncer la bonne nouvelle à nos pauvres sauvages de la Camargue, que de gagner leur confiance en leur apprenant à mieux se vêtir, à mieux cultiver leurs terres. Ils avaient été à bonne école. Jésus-Christ avait prêché le travail par son exemple. »

Ce que l'Église faisait alors, elle le fait encore, non seulement dans les pays barbares, mais aussi dans les pays comme les États-Unis, le Canada, l'Irlande, les bords du Rhin, où elle sait rester à la tête de tous les progrès, où elle est écoutée non seulement par les enfants, les femmes et les infirmes qui lui demandent l'instruction, le culte ou le secours, mais le peuple des travailleurs dans toute leur virilité. C'est que ces travailleurs forcément positifs apprécient et comprennent les éminents services qu'elle leur rend chaque jour. Deux mois